

spontanément par comparaison globale de l'inconnu au connu, à quoi se prête excellemment la forme, tandis que la considération des autres caractères relève davantage d'une observation analytique et réfléchie, qui est le signe d'un certain dressage intellectuel. Il y a là, en tout cas, pour le vocabulaire botanique, une cause d'imprécision et de confusion.

Ce réflexe de référence de l'inconnu au connu, par paresse naturelle d'esprit, rend compte, comme l'auteur le montre (pp. 163 sqq.), de la fréquence des attractions paronymiques dans les noms de plantes, que prive de défense leur isolement sémantique. Phonétiquement, ils sont particulièrement instables et soumis à une activation spéciale.

D'autant plus que, dans une grande majorité (voir p. 372, tableau II), ces « isolés sémantiques » sont des emprunts, le recours à l'emprunt étant le moyen le plus aisé de sortir de l'état de « détresse lexicale », où le sujet parlant tombe si souvent. Par suite, le vocabulaire botanique renferme un élément considérable de caractère non populaire et savant, à toute époque et en tout lieu, et qui va s'accroissant.

Car, en ce qui touche aux noms de plantes, comme en d'autres domaines, il se manifeste une décadence de l'imagination populaire. Et parmi ses causes, qui sont diverses, l'auteur souligne l'affaiblissement du sentiment religieux, qui entraîne la disparition des appellations « plante de tel saint », et le recul de l'irrationnel sous l'action de l'école. C'est exact en gros, encore qu'il faille se garder de surestimer la part de l'imagination dans le vocabulaire ancien : il se pourrait que telle appellation revête aujourd'hui pour le savant un aspect de fraîcheur, qui n'était pour les usagers qu'un élément de la nomenclature d'une technique.

On voit l'intérêt des idées, immanentes ou explicitement dégagées, qui animent cette histoire du vocabulaire botanique des Pyrénées Centrales. Du point de vue de la linguistique historique, J. Séguy souligne la romanisation totale du domaine. Les dénominations pré-latines, qui sont étudiées, pp. 205-220, et qui présentent tant d'intérêt, n'y contredisent pas. Il ressort en outre que l'aire fait « partie intégrante du système gallo-roman » dès la période indo-européenne. On saura gré à l'auteur d'avoir nettement marqué l'indépendance du vocabulaire botanique de son aire et de celui du basque, et contribué ainsi, à la suite de H. Gavel, à abattre l'hypothèse, jamais confirmée par la recherche, de l'extension ancienne du basque à toute l'Aquitaine. On le remerciera aussi d'avoir écarté de son travail le mythe « ibérique » qui a trop servi à expliquer l'inexplicable. En matière d'étymologie pré-latine, J. Séguy est prudent, et avec raison, à voir ce que comporte d'artificiel le chapitre des pages 212 à 218.

Il se peut que des connaisseurs de l'histoire du gascon ne soient pas d'accord avec l'auteur sur telle ou telle explication de détail. Mais disons qu'il n'en sera que rarement ainsi. Le travail de J. Séguy est solide; l'ensemble s'impose par l'objectivité et la fermeté de l'exposé, par la sûreté du savoir.

Il faut enfin remercier l'auteur d'avoir fait de son livre un instrument de travail de consultation aisée par la multiplication des paragraphes et l'adjonction d'index détaillés et de cartes.

R. LUCOT.

HUBSCHMID (J.), *Pyrenäenwörter vorromanischen Ursprungs und das vorromanische Substrat der Alpen* (in-8°, 81 pages; Acta Salmanticensia, Filosofia y Letras, VII, 2, Universidad de Salamanca, 1954).

Pour qui connaît les méthodes de travail de M. H., l'immense documentation qu'il met en œuvre n'a rien d'inattendu : on peut être certain que tous

Les matériaux publiés sur les éléments pré-romains des Pyrénées ont été examinés, et que tous les rapprochements possibles ont été opérés. M. H. n'utilise certes que les données fournies par les explorateurs directs du terrain (dictionnaires, travaux de Rohlf's); mais il lui revient le mérite d'avoir su regrouper les indications de ses devanciers et surtout d'avoir formulé un grand nombre de thèses personnelles solidement fondées. La partie la plus importante de son livre expose les correspondances qui existent entre le vocabulaire pré-latin des Pyrénées et celui des Alpes. Certains trouveront sans doute qu'il fait la part belle à l'élément gaulois (par ex. *Garunna* qu'il veut rattacher au nom indo-européen de la grue; *alpis* « pâturage », etc) : il n'est pas de notre compétence d'en décider; M. H. explique (p. 47) cette abondance de mots gaulois en observant qu'ils désignent principalement des notions de civilisation agricole, les mots non celtiques reflétant un état de civilisation plus archaïque, plus strictement pastoral. On pourrait aussi discuter sur les chances que *manna* « bête stérile » et *tal* « sonnaille » ont de venir d'un fonds précisément vénéto-illyrique. Mais ce qu'on ne pourra contester, grâce à la documentation irrécusable de M. H., c'est la réalité d'un substrat pré-historique ouest-européen et même eurasiatique.

Dans une deuxième partie, M. H. passe en revue les discordances alpines — pyrénéennes en matière de vocabulaire pré-latin, et montre ainsi, après Rohlf's, qu'il existe un endémisme pyrénéen remarquable. — Les rapprochements que M. H. établit à chaque ligne entre le gascon et le basque sont aussi intéressants que prudents : l'explication simpliste « ça vient du basque » est remplacée par une attitude discrète, plus objective et féconde, qui verrait volontiers dans le basque le témoin dialectal et accidentel, souvent en tant qu'emprunteur, d'un état linguistique ancien de vaste extension, impossible à préciser quant à ses origines, et non point tout bonnement la langue-mère des idiomes pyrénéens et aquitains. Au reste, M. H. n'a garde de se prononcer sur ces points, et se borne intelligemment à enregistrer les correspondances évidentes entre le pyrénéen et le basque, les demi-correspondances et les divergences (pp. 64-67). Il attribue aussi pas mal de choses à l'ibérique, et l'on aime à croire qu'il donne à ce terme une acception purement géographique. — Nous limiterons au minimum les observations rituelles de détail : p. 23 *flandi* « briller; s'épanouir », isolé et peu usuel en béarnais, ne nous paraît pas mériter les honneurs d'une étymologie gauloise **flandos* « brillant » (lequel n'est conservé que dans quelques rares hydronymes) : ni *-nd-*, ni *fl-* ne sont phonétiquement gascons (on attendrait **hlani* ou **lami*). Il s'agit manifestement d'un hybride de *flambar* (emprunt fr.) et *esplandir-s* « s'étendre, se déployer ». — pp. 13 et 25 : **kalmis* n'est pas exclu du domaine gascon; on le trouve bien représenté en Comminges : toponymes aranais et *ék kàlem* à Montcaup (canton d'Aspet), désignant une butte de lande à bruyère d'aspect pelé, dont MONTE CALVU est la dénomination romane. — p. 34 : les plus anciennes attestations de *tapia* sont à notre connaissance *Las Tapias* 1175 (Moissac; Brunel 147) et *P. de las Tapias* 1179 (Rouergue; Brunel 432). — p. 57 : bien que les possibilités de sonorisation de *-t* dans *-rt* ne fassent aucun doute, il est difficile de voir un suffixe *-ta* dans des mots qui, comme *gabarda*, *abarda*, *jurdone*, n'ont jamais *t*, et de ramener leur dentale à celle des mots *barta* « buisson », *arte* « id. » qui n'ont jamais *d* (ce qui provoque l'étonnement de M. H.) : on écarte sans discussion précise les explications de Rohlf's *Gascon* 239 et 384, de Corominas *Vox Rom.* II, 455, 465 qui allèguent de nombreux exemples de l'alternance hispano-aquitaine *rd/rr*, voire *rr/rl/rn*. Nous persistons pour notre part à voir dans ces alternances *ard/arr* une évolution phonétique cyclique, par différenciations et accom-

modations successives des deux éléments. — p. 63 : il serait intéressant de rechercher le rapport possible entre basque *samar* « débris végétaux » et analogues gascons avec le mot de Pline et de Columelle *samara*, *-era* « fruit de l'orme » qui n'est manifestement pas latin.

Après les travaux des Bertoldi et des Rohlf, après les beaux livres de M. H., on ne voit pas très bien ce qui reste à dire sur le vocabulaire prélatin des Pyrénées. On pourra sans doute prolonger indéfiniment le jeu de permutation des étiquettes, et faire passer au paléo-ibérique ce qu'un tel avait catalogué eurasiatique, et ensuite tout ou partie de l'ibéro-chamitique au pan-méditerranéen, etc. Mais ce qui restera indestructible, ce sont les groupements de mots formulés par les savants qui ont su discerner ces communautés linguistiques pré-historiques si attachantes. Les jeunes chercheurs se consoleront en se tournant vers l'immense et mystérieuse forêt vierge de la synchronie actuelle : l'ouvrage n'y manque pas.

POUGNARD (G.), *Le parler « franco-provençal » d'Aiript* (in-8°, XI-265 pages; chez l'auteur, inspecteur d'Académie de La Rochelle, 1952).

Description du dialecte poitevin de Saint-Maixent. La phonétique expose simplement les faits, et les explications n'interviennent que discrètement, par exemple pour la palatalisation de *l* combiné; de même pour la morphologie. La partie la plus importante de l'ouvrage est constituée par le lexique, présenté en ordre méthodique : c'est une investigation très complète, qui analyse en détail la culture populaire. En particulier, le vocabulaire de la faune et de la flore est extrêmement riche et très bien étudié (bien que l'A. le trouve sommaire!) — Le terme franco-provençal de l'Ouest convient assez bien pour caractériser ces dialectes, car il y a une similitude remarquable avec le franco-provençal proprement dit, du moins dans le principe évolutif, puisque des innovations secondaires séparent actuellement les deux vocalismes (il semble même que *e* ouvert n'ait jamais diphtongué en poitevin). Le trait commun essentiel est l'intégrité de *a* tonique non soumis à l'action de *yod*, trait qui relie essentiellement ce groupe à l'occitan. Au reste, en poitevin, avec l'existence d'un pronom neutre de la 3^e pers. distinct du masculin, c'est à peu près le seul caractère qu'on puisse qualifier de « provençal » : ce dialecte est totalement et incontestablement d'oïl, dans sa phonétique et dans son vocabulaire, et il faut beaucoup de bonne volonté pour y retrouver les traces d'un substrat méridional; les rares faits occitans qu'on observe peuvent aussi bien s'interpréter comme transitions phonétiques ou emprunts lexicaux. — Les particularités typiques du dialecte de Saint-Maixent sont la convergence en *a* de *o*, *e*, *i* + *l* mouillé, et le développement d'un *w* entre consonne labiale et *e*. — Faute sans doute de trouver mieux à dire, on a reproché à M. P. de n'avoir pas brossé une grande fresque à perte de vue : mais son travail, modèle de la monographie locale en profondeur, est une mine de renseignements précis et fournis, qui rendra et qui a déjà rendu de grands services. Puissent des études de ce genre se multiplier.

BADIA-MARGARIT (A.), *L'atlas lingüístic de Catalunya i el problema de la sibilant sonora -s- (fonet. z) procedent del llatí -d- (i de -c-, -ty-)*.

(Extrait de *Revista valenciana de filologia*, 1952, 28 pages) *-d-* et *-c-* convergent en *-s-* en catalan pré-littéraire; en cat. commun, cet *s* est conservé en position posttonique : le traitement est en liaison avec celui de

l'occitan, mais ne lui est pas emprunté; -s- disparaît en prétonique, avec quelques cas de maintien, résidus d'un état ancien dépassé. Les graphies s ou z de l'ancien cat. peuvent dénoter qu'il s'agissait d'un phonème spécial. [Si l'état des documents s'y prête, nous souhaiterions vivement que M. B. renouvelât l'expérience phonologique que nous avons tentée pour l'occitan du XII^e siècle; peut-être pourrait-on ainsi préciser la nature de ces phonèmes, ou tout au moins juger de la valeur de la méthode.]

ROHLFS (G.), *Sur une couche préromane dans la toponymie de Gascogne et de l'Espagne du Nord* (Extrait de *Revista de filología española*, 1952, 47 pages).

Sans que nous nous soyons nullement concertés, M. R. a étudié les faits que j'ai exposés au 3^e Congrès international de toponymie et anthroponymie de Bruxelles en 1951 (v. *Actes*, pp. 218-222) : il s'agit du suffixe toponymique -os en Aquitaine, -ués en Aragon. M. R. aboutit aux mêmes conclusions que moi, ou peu s'en faut : le suffixe est d'origine endémique, et a la même valeur que -acu et -anu. Mais ceux que la question intéresse feront mieux de lire le travail de M. R., infiniment mieux documenté que le mien, dont certains détails ont d'ailleurs été déjà rectifiés par M. l'Abbé Nègre, RIO 1952, 197 (*Alos Tarn*).

C'est à M. Nicolai (*Les noms de lieux de la Gironde*, Bordeaux, 1938, pp. 153-163) que revient le mérite d'avoir le premier identifié l'élément anthroponymique des noms de lieux en -os. Je n'avais pas connaissance de son travail quand j'ai écrit ma note : cette triple convergence certifie l'exactitude de l'explication.

ELWERT (Th.), *Della vitalità del provenzale e del felibrismo* (Extrait de *Instituto lombardo di scienze e lettere*, vol. LXXXV, 32 pages).

Compte rendu objectif d'une enquête effectuée en 1951 en Provence.

M. E. constate la régression du provençal en tant que langue d'usage quotidien, et l'explique par les facteurs sociologiques et politiques connus. Comme cette note a paru au moment où la loi Deixonne allait entrer en application, M. E. ne peut en évaluer l'efficacité que par pronostics. De même que la plupart des romanistes étrangers, sans doute inconsciemment guidés par le mot « provençal » qu'ils persistent à employer pour tout ce qui concerne le Midi de la France, M. E. ne connaît et ne veut connaître de la production littéraire d'oc que ce qui s'est écrit en rhodanien; mieux, même en Provence, en dehors de Mistral, il n'y a rien. Les informations assez abondantes que possède M. E. sur les activités occitanes modernes ne sont bonnes qu'à des entassements infra-paginaux. On voit par là que l'étude de M. E. est certes valable, mais pour un moment, un domaine et un milieu des plus étroits.

AUBANEL (Théodore), *Œuvres choisies*. Notice et notes par C. Liprandi; textes transcrits en graphie occitane par A. Lafont (Avignon, Aubanel éditeur, 112 pages, un glossaire, s. d.).

Grâce à l'intelligence d'une grande maison provençale, un chef-d'œuvre classique est mis ainsi à la portée de tous les jeunes Occitans. Les palabres pour ou contre l'adaptation graphique des poètes provençaux se trouvent ainsi tranchées par le fait. Espérons que l'exemple sera suivi.

ANGLADE (J.), *Anthologie des troubadours* (in-8°, 183 pages; Paris, de Boccard).

Saluons la réimpression de ce livre où les méridionalistes de notre génération ont appris à lire les troubadours. A quand celle du petit Lévy?

Zeitschrift für romanische Philologie. — Supplement zu Band 60-66 : *Bibliographie 1940-1950*; bearbeitet und herausgegeben von Alwin Kuhn (Tübingen, 1952-53). Quatre fascicules parus; pp. 233-239, bibliographie du domaine occitan (142 titres.).

Recensions exhaustives et précises, donnant les références des comptes rendus.

Mélanges de linguistique et de littérature romanes offerts à Mario Roques (t. II, in-8°, 324 pages, Paris-Bade, 1953), pp. 139-151 : B. HASSELROT, *Les suffixes en -tt- et la formation des verbes fréquentatifs.*

Cite des exemples occitans, mais « les fréquentatifs en -tt- ne sont pas communs en gascon ». Or, aux six que donne M. H., on peut ajouter, pour le seul suff. -att : *alatar* « battre des ailes »; *eschalatar* « briser les ailes »; *arpatar* « agir des pieds et des mains », et -éjar; *alobatar* « fasciner »; *eschagatar* « pleuvoir à verse »; *escoatar* « couper la queue »; *escobatar* « têter trop souvent »; *esvolatar-s* « voleter »; *vinatejar* « travailler le vin »; *horatejar* « fouiller dans les trous ».

J. SÉGUY.

ERRATUM

Par suite d'une erreur dont nous nous excusons, les légendes des deux photographies de la planche IV, face à la p. 9 de notre fasc. I de 1954, ont été inversées.
